

Stéphane Pucheu

LOLITA

de Vladimir Nabokov, 1955 (Gallimard, 1958)

LU ET ... APPROUVE

« *Lolita n'est pas un roman érotique : c'est une esthétisation de la perversion* »
S.P

Longtemps, oui, longtemps Lolita est demeurée rangée parmi d'autres livres, parmi divers ouvrages de littérature de ma bibliothèque. Longtemps, Lolita est demeurée bien à l'abri.

Pendant ce temps, je lisais « *La Vénitienne et autres nouvelles* » du jeune Nabokov, pendant ce temps je lisais « *La chambre obscure* ». Des œuvres de jeunesse qui n'emportaient pas mon enthousiasme. Même si la comparaison est un piège, force est de constater, simultanément, que les premières nouvelles d'Albert Camus étaient déjà abouties, annonçant sans doute le style délavé de « *L'Étranger* ».

Pendant ce temps, les plans de Stanley Kubrick s'imprimaient dans ma mémoire, avec un choix et un jeu d'acteurs particulièrement homogènes.

Puis, Lolita revint à moi, oui, c'était comme si elle m'appelait, à partir de la chambre obscure qui ne m'a laissé qu'un vague souvenir ... Si, tout de même : celui de reconnaître Nabokov. Celui de reconnaître un auteur russe.

Russe, disais-je, pour la puissance d'un « je » qui semble exonéré de la moindre crainte, pour la distance avec l'humanité ou les autres, aussi, une distance traversée par une condescendance tout aristocratique. Une misanthropie ou lucidité personnelle et narrative présente chez un autre grand auteur américain, Charles Bukowski, qui écrit dans son ouvrage « *Sur l'écriture* », paru en 2017 : « La plupart des gens, ai-je découvert, dans le fond sont des merdes ».

Lolita est une œuvre de maturité, à la fois ancienne et moderne. Flirtant avec les concepts obsolètes de « psychologie » ou d'«histoire », elle est une peinture des intentions et des faits impossibles à prévoir. Oui, les personnages de Nabokov, une fois de plus, sont des êtres misérables, mais attention : l'erreur serait de les prendre pour des imbéciles, sinon pour des idiots.

La folie russe transpire dans chaque personnage, oui, le lecteur sent que tout est possible, à travers une placidité narrative qui n'en est pas une.

Le matériau littéraire de Nabokov est hybride : fait d'une richesse syntaxique, de tournures audacieuses, de références historiques et culturelles, de considérations philosophiques. De glissements, narratifs nombreux, aussi, entre la transcription du journal, l'usage de la première ou troisième personne, l'adresse à soi-même ou au lecteur ...

Paradoxalement, Nabokov ferait presque regretter le vieux concept de l'histoire, tant le voyage semble vraisemblable. Et plein de surprises.

Sa grande maîtrise de la description, une maîtrise tout artistique, absorbe conjointement la peinture et le cinéma. Oui, les tableaux d'Edward Hopper sont parfois étirés, tandis que des plans modernes, en noir et blanc, se succèdent avec inventivité et harmonie. Vu du tableau ou de la caméra ...

La sensualité de l'auteur épouse sans cesse le déroulement de la prose, oui, ces deux entités sont indissociables. Des détails cliniques voire micro-cliniques affleurent à partir d'une conscience sensible à l'extrême. Les portes de la perception sont grandes ouvertes, et l'œil imprime son infinie précision à l'intérieur du réel.

Lolita, donc ...

Tout au long de la narration, tout au long de la fiction c'est en quelque sorte le concept de dichotomie qui l'emporte, un concept qui se développe du début à la fin.

Unité du couple / reste du monde ...

Beauté / laideur ...

Important / insignifiant ...

Intérieur / extérieur ...

Tragédie / ironie ...

Nombreux sont les passages émouvants, des passages dont le montage ou collage nécessiterait un espace papier important et ne saurait être un résumé ni même un condensé du livre. Donnons plutôt des titres : la mort subite de Charlotte, la mère de Lo ; la douleur de Lo, qui provoque un déchirement du tissu narratif lui-même, oui, une dague dans la narration ; Humbert et Lo dans le canapé ou l'exemple d'une extase ô combien subtile de près de six pages ; les transactions érotiques de Lo envers son amant/papa pour accroître son argent de poche, le rôle de la catin et du souteneur se jouant sans la moindre vulgarité sous les yeux du lecteur ...

Cette dernière séquence est une intimité dans l'intimité, traduisant la science et la persuasion d'une préadolescente ou adolescente se prenant déjà pour une femme. De son côté, Humbert Humbert affiche une étonnante monogamie, de par son amour volontiers pervers pour la petite, un amour transi, un

amour fiévreux, un amour illimité ...

Le zèle d'un père toujours aux petits soins pour sa fille, l'amant transi et jaloux et le brutal déflorateur sont indistincts, révélés par un érotisme subtil, tout en suggestivité, traversé parfois par des indications simples et directes.

Oui, le père, l'amant et le tuteur cohabitent ardemment dans l'attitude et le désir de Humbert, qui assume pleinement son rôle, celui de précepteur pervers.

Les descriptions de Nabokov évoquent un expressionnisme abstrait, qu'il s'agisse du tracé de l'automobile à travers le pays, des changements de décor, de la présence physique des personnages dans l'espace.

L'espace ... il est toujours présent au fil de la plume, tantôt relatif, tantôt vaste. Parfois, il est en osmose avec la vie organique qui l'occupe, comme la séquence de tennis qui permet d'admirer le style unique de Lolita sur le court, tant sur le plan technique que sensuel ...

Le préceptorat total à l'égard de Lo est fait de bien des péripéties. Et de rebondissements intentionnels qui conduisent à une large pour ne pas dire ouverte interprétation quant aux véritables desseins des uns et des autres, quant aux conséquences de leurs actes. De la sorte, le livre de Nabokov, désuet par bien des aspects, recèle les germes de la modernité. Avec sans doute en son sein le concept éternel de destin ...

OCTOBRE 2018

